Illustration européenne.

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., — PROVINCE, fr. 10.50, — ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef: MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: Après la Classe, d'après M. Vautier. - La petite Pepita, d'après M. Karl Mücke. - Le Blaireau. - La Vierge adorant l'Enfant Jésus, d'après Lorenzo di Credi.

TEXTE. Avis à nos Abonnés. - Nos primes sur acier. - Nos Etrennes. - La Guerre d'Orient illustrée. - Nos Gravures. - Chronique littéraire. - Les Manteaux. - Les grandes Fêtes de la première République. - Monsieur le Capellmeister. Episode de la vie d'un grand artiste. - Le Silence. - Trois Vautours pour une Colombe. Roman. - La boîte aux jeux d'esprit. Charade.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain), N°. 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N°. 7. — 8e. ANNÉE. — 22 Décembre 1877.

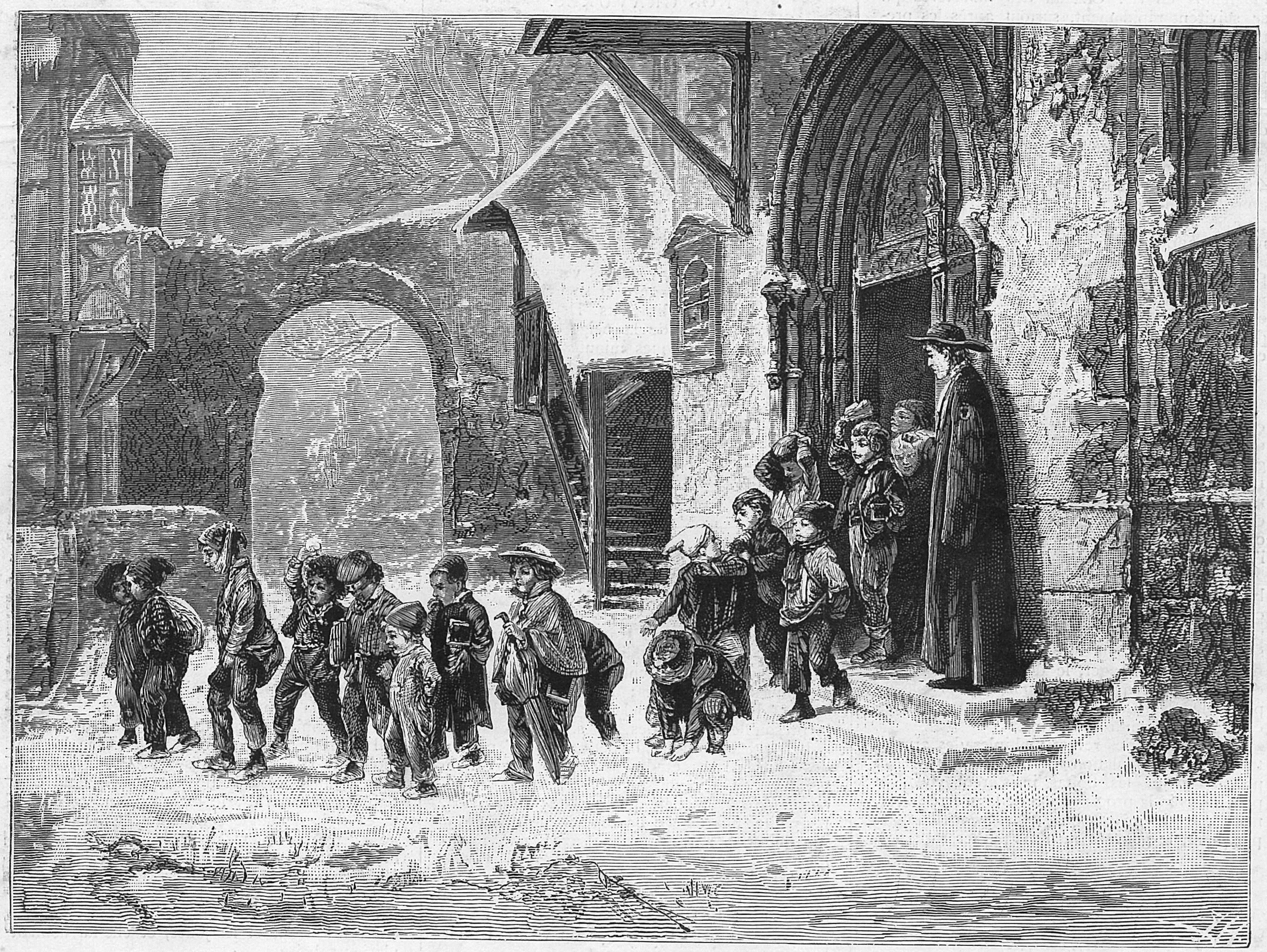
AVIS A NOS ABONNÉS.

Tout abonné à la huitième année de l'Illustration Européenne, qui donnera la solution exacte du rébus qui se trouve à la 8e page du numéro 1 du 10 novembre 1877, aura, outre les primes générales attachées à sa solution, le droit de participer à un TIRAGE AU SORT dont les primes consisteront en 25 gravures sur acier, mises sous verre et encadrées. La date de ce tirage au sort sera annoncée ultérieurement par la voie du journal. De plus, tout abonné recevra, dans le courant de l'année 1878, un chromo charmant, intitulé »A la Kermesse", et formant pendant à celui de l'année dernière.

On peut se procurer à l'Administration du journal à Bruxelles et chez tous ses correspondants en province, au prix de frs. 2.25, une couverture en toile anglaise, pressée et dorée, destinée à relier le 7e volume.

NOS PRIMES SUR ACIER.

Le grand nombre de demandes de notre prime „LE REPOS DE LA BOHÉMIENNE" exécutée d'après le tableau de notre compatriote L. Gallait, nous oblige de faire une seconde édition du tirage. Comme celui-ci exige de grands soins d'exécution, nous prions les abonnés qui nous ont envoyé le mandat-poste de fr. 10.75 et qui n'ont pas encore reçu cette prime, de patienter un peu. Nous engageons vivement les retardataires de profiter de cette circonstance, puisque le 1er janvier nous ne pourrons plus satisfaire aux demandes de l'espèce.



APRÈS LA CLASSE, D'APRÈS M. VAUTIER.

NOS ÉTRENNES.

Le volume d'une des 7 années écoulées de l'Illustration Européenne, relié dans une couverture en toile anglaise, pressée et dorée, franco en province . . . . . frs. 13,00

Le volume d'une des 2 années écoulées du Musée du Jeune Age, relié dans une charmante couverture dorée, franco en province . . . . . frs. 5,50

La Bible illustrée par Gustave Doré (édition flamande) en cours de publication . frs. 37,50

La magnifique prime sur acier, Le Repos de la Bohémienne, d'après L. Gallait, franco en province . . . . . frs. 10,75

S'adresser à l'Administration à Bruxelles et chez tous les principaux libraires belges.

LA GUERRE D'ORIENT ILLUSTRÉE.

Nos lecteurs se rappellent peut-être que, l'année passée, la Porte institua un parlement à l'instar des corps politiques semblables qui fonctionnent dans la plupart des Etats européens, et que le Grand-Seigneur accorda une constitution à son peuple Depuis lors les événements ont marché si vite que cette époque paraît déjà bien éloignée de nous. Cette constitution et ce parlement semblaient présager une ère nouvelle, et aujourd'hui que les faits de guerre nous laissent un moment de répit, il ne sera pas oiseux de se demander ce qu'ils sont devenus.

Hélas! au milieu des victoires et des désastres qui se sont succédé au nord des Balkans, cette pauvre constitution n'a pu être maintenue longtemps en vie. Chacun des ministères qui se suivirent rapidement, surtout après les premiers revers de l'armée, chacun de ces ministères, disons-nous, emporta quelque bribe du pacte constitutionnel, et bientôt il n'en resta plus que le souvenir. Quant au parlement, renvoyé en congé illimité dès le premier jour de la guerre, on n'en entendit plus parler. La constitution put être considérée comme virtuellement abolie le jour où les arrestations arbitraires et les envois en exil, sans intervention des tribunaux, recommencèrent à Constantinople. Pour sauver les apparences, le gouvernement aurait pu proclamer l'état de siége, ainsi qu'on le fait dans toute l'Europe civilisée, dans les grandes occasions. Mais les pachas de Constantinople, ignorant cet usage ou dédaigneux d'y recourir, se contentèrent d'agir comme si jamais la constitution n'avait existé.

* * *

A plusieurs reprises, des nouvellistes annoncèrent que la Porte avait arboré l'étendard du Prophète, ce qui équivalait à proclamer la guerre de religion. Cependant, il n'en fut rien. La Porte avait bien le désir ardent de recourir à cette mesure extrême, mais elle en fut empêchée par les ambassadeurs des puissances occidentales, surtout par le représentant de l'Angleterre.

Le lecteur sait-il en quoi consiste cette arboration de l'étendard du prophète? Qu'on ne croie pas que cette relique sorte de la capitale pour accompagner l'armée. Lorsque le chef suprême du mahométisme a déclaré que la religion est en danger, le drapeau en question est planté au-dessus de la porte principale du palais de Dolma-Matché, et alors tout musulman est tenu de prendre les armes.

En présence des revers multiples des armées turques, la population de Constantinople et principalement les Softas, insistèrent vivement pour obtenir la proclamation de la guerre sainte, mais, pour les motifs que nous avons énoncés plus haut, le gouvernement ne put les satisfaire.

* * *

Un nombre considérable de fugitifs arrivant de la Bulgarie et même du Caucase, avaient cherché un refuge à Constantinople. La plupart de ces malheureux étaient dénués de ressources de sorte que leur entretien incombait presque entièrement à la police.

Plus malheureux qu'eux étaient peut-être les propriétaires. Il faut savoir que des centaines de maisons ne trouvaient pas de locataires. Autant on trouve de peine à trouver une maison à louer dans d'autres contrées, autant on rencontre difficilement à Constantinople des personnes pour l'habiter.

La police, ou plutôt le pacha de la police de cette ville est un homme ingénieux et qui sait tirer parti des circonstances. Ayant d'un côté des réfugiés indigents à héberger, et voyant d'autre part plusieurs milliers de maisons à louer, il a publié un arrêté portant que toutes les maisons inhabitées seraient livrées aux Bulgares et aux Circassiens.

Celui qui sait combien ces gens sont ennemis de toute propreté, comprend aisément le désespoir des propriétaires devant cet arrêté de la police. Non-seulement ils voyaient leurs immeubles livrés à autrui sans recevoir une juste et préalable indemnité, mais ils pouvaient être certains de ne plus les louer du tout après qu'ils auraient été occupés par d'aussi malpropres personnages. C'est que cette malpropreté dépasse tout ce qu'une imagination occidentale peut concevoir.

Quelques propriétaires, se croyant bien malins, eurent l'idée de garnir de rideaux les fenêtres de leurs habitations pour faire croire qu'elles étaient habitées. Peine inutile! La police aux yeux d'Argus eut bientôt éventé cette malice; les maisons furent livrées aux barbares qui s'imaginèrent que les rideaux étaient mis là exprès pour les menus soins de la toilette de leurs enfants. Ils s'en servirent en conséquence.

AXEL.

NOS GRAVURES.

APRÈS LA CLASSE.

(D'après M. Vautier.)

L'artiste nous représente ici une scène observée dans un village. La classe finie, les enfants ont été conduits un moment à l'église, d'où nous les voyons sortir. C'est l'hiver, le froid est âpre; aussi, comme ils se couvrent les oreilles de leurs mains en sortant du vieux portique! Mais attendez un instant. Dès que l'instituteur aura tourné le dos, vous les verrez oublier la rigueur de la température et se livrer sans contrainte à leurs jeux bruyants. Déjà les plus impatients ramassent de la neige et en font des boules; encore quelques minutes et le jeu sera en train; la petite guerre aura commencé.

Les jeunes personnages de cette scène sont pris sur le vif. Les uns sont frileux, d'autres ne paraissent pas se soucier du froid. Il y en a de pauvrement habillés, d'autres ont été vêtus chaudement par leur mère. Ce tableau est en même temps une vue d'hiver d'un excellent effet.

LA PETITE PEPITA.

(D'après M. Karl Mücke.)

Le peintre allemand Karl Mücke, dans son voyage à travers l'Italie, n'a pas consacré exclusivement son attention aux chefs-d'œuvre artistiques de ce pays; il a aussi étudié les scènes de mœurs populaires, si originales, de la presqu'île au-delà des Alpes.

Le tableau intitulé „la petite Pepita" est un des fruits de ses études et de son esprit d'observation. On y voit un vieux grand-père, pêcheur de son métier, qui joue de l'harmonica. La petite fille de ce brave homme danse au son de cette naïve musique avec une gentillesse charmante.

C'est une petite scène d'intérieur qu'on considère avec plaisir. On ne sait réellement lequel est le plus heureux des deux, ou de l'enfant qui sautille gaiement ou du vieillard dont le visage resplendit de joie.

LE BLAIREAU.

Cet animal est un de ceux qui se distinguent par la manière dont ils construisent leur habitation. Celle-ci consiste dans une galerie creusée en terre à une profondeur de six à huit pieds. C'est l'entrée principale. Au bout de cette première galerie, le blaireau se ménage une espace plus large, qui est son habitation proprement dite. Afin de pouvoir échapper aux ennemis qui viendraient le relancer au fond de sa retraite, il a soin de creuser plusieurs autres issues, dont il ne fait usage qu'en cas de danger.

On sait que le blaireau passe l'hiver dans un état de léthargie qui le dispense de prendre aucune nourriture. Comme il est omnivore, il trouve facilement sa subsistance en été. Aussi, à la fin de la bonne saison il est d'un embonpoint devenu proverbial. Mais au mois de février, après son jeune hivernal, cet embonpoint a considérablement diminué.

LA VIERGE ADORANT L'ENFANT JÉSUS.

(D'après Lorenzo di Credi.)

L'auteur de ce tableau naquit en 1459 et mourut en 1539. De même que l'illustre Léonard de Vinci, il était élève de Verrocchio, qui forma plusieurs peintres célèbres de l'Ecole florentine. Le nombre de ses œuvres est très-considérable; presque toutes représentent des épisodes de la vie de la Sainte Vierge. Cependant, il peignit aussi des portraits qui sont tous d'une exécution remarquable. Ces portraits, aussi bien que les figures des personnages de ses tableaux, se distinguent par le sentiment dont ils portent l'empreinte.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

PAUL ET VIRGINIE. — HECTOR SERVADAC, par Jules Verne (2e partie).

Paul! Virginie! O bons enfants! O belle jeunesse! Vous êtes l'immortalité de l'amour, vous en êtes la pureté et la vérité, la justification, l'hymne éternel. Vous faites vibrer les meilleures cordes du cœur; vous l'enlacez de vos plus doux liens; vous nous arrachez les plus heureuses larmes, comme les plus amères. C'est vous qui déposez les premiers ferments de rêverie dans notre âme encore enfantine, le jour où votre histoire vient à tomber sous nos yeux étonnés et charmés, impuissants à se défendre contre cette fièvre brûlante qui les tient attachés jusqu'à la dernière page, jusqu'à la dernière ligne. Que de fraîches images! Quel langage harmonieux! non pas tant de ces accords de sons frappant simplement l'oreille, que de cette harmonie de pensées, d'idées ravissantes, de ce gazouillement d'oiseaux des tropiques, toujours musical et délicieux. Paul disait à Virginie: „ Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond du vallon, tu me parais, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose... Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux; le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix.... Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant, repose-toi sur mon sein, et je serai délassé."

Et Virginie lui répondait: „Les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne; mais quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage.... je demande si ardemment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal! Pourquoi vas-tu si loin et si haut, me chercher des fruits et des fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le jardin? Comme te voilà fatigué! Tu es tout en nage." Et, avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Voilà la joie, le bonheur simple, tranquille, se consumant lui-même au jour le jour et sans désir du lendemain. Mais bientôt l'épreuve va commencer, l'ouragan va s'abattre sur ces deux enfants sans soucis, sur le robuste Paul et sur la frêle Virginie. Ils ne seront pas heureux longtemps: tant le bonheur est, comme le vaisseau perdu en plein océan, le jouet des tempêtes les plus soudaines.

La mort arrive, terrible et sans pitié. Virginie succombe. Paul n'a plus qu'un espoir: rejoindre dans le tombeau sa compagne adorée. Le trépas n'est plus pour lui un châtiment; c'est un bienfait, c'est la dernière faveur que le Ciel puisse lui accorder. Qui s'en étonnerait? Quand tout s'écroule autour de nous, quand nos rêves de bonheur se dissipent devant les plus cruelles déceptions, quand toutes nos espérances sont détruites comme par un coup de foudre, quand la désillusion, le désenchantement, la réalité nue et froide s'acharnent à nous briser le cœur, à le flétrir, à lui arracher toute joie, toute confiance, toute vie; alors croît en nous l'âcre volupté de la mort, alors nous regardons en face et sans trembler l'aiguille marquant notre heure suprême, et au lieu d'un cri de terreur, c'est un cri de délivrance qui s'échappe de notre poitrine; c'est l'oppression qui finit, c'est la liberté qui commence, éclairée des lueurs de l'immortalité naissante.

Qui croirait pourtant que le roman de Bernardin de Saint Pierre fut d'abord mal accueilli? Il s'est bien et vîte relevé de ce premier échec, que plus d'un chef-d'œuvre rencontra à son apparition. On l'a copié, on l'a mutilé, on l'a découpé en actes et en scènes, et deux hommes de talent — M.M. Barbier et Carré — l'ont enfin livré en pature à la musique de M. Victor Massé. Sans nier l'habileté d'adaptation et le grand mérite de la partition, je regrette cette nouvelle tentative. Ce n'est pas sur les planches d'un théâtre qu'on se plaît à revoir ces délicates figures de Paul et de Virginie, c'est dans son cœur, quand les étoiles brillent au firmament, et lorsqu'au milieu du silence de la nature, la rêverie du soir nous emporte au-delà des limites de la réalité, dans le vaste domaine de l'Imagination.

* *
*

Je viens de lire, avec surprise, la deuxième partie d'Hector Servadac, dont j'ai analysé le commencement, il y a quelques semaines. En vérité, M. Jules Verne est un très-habile homme. Il vous expose d'abord des théories fort acceptables. Vous vous imaginez toucher au but. Pas du tout, vous vous retrouvez bien à côté de ce but si agréablement atteint; et il faut recommencer la route, guidé par les explications, claires et scientifiques tout à la fois, du plus amusant „professeur d'astronomie" de notre époque.

Dans le premier volume, nous croyons à un astre nouveau, dernier-né de notre planète. Ah! bien oui. Le globe errant, qui promène, à travers les mondes, Servadac et ses compagnons, est tout simplement une comète indélicate: elle s'est approchée sournoisement de notre continent, l'a heurté, comme par mégarde, et n'a continué sa course vagabonde qu'après s'être approprié quelques morceaux de la croute terrestre, quelques bouts de rocher par-ci par-là et plusieurs échantillons des différents peuples européens. De là l'erreur du capitaine français, de Timascheff et de Procope, qui s'imaginent fouler encore le sol africain. C'est le très-savant Palmyrin Rosette, astronome par vocation et rageur par tempérament, qui leur explique cet étrange larcin de globe à globe et établit, pièce à pièce, le dossier de la comète Gallia. Des recherches scientifiques de M. Rosette résultent ces deux points, nettement établis: que deux ans, jour pour jour, après la première catastrophe, l'astre effleurera la terre au même endroit de l'Algérie et que, par conséquent, l'excursion forcée des habitants de Gallia, à travers les espaces du système solaire, sera limitée à deux fois douze mois. A ce compte, et eu égard au bien être relatif qu'ils ont reussi à se procurer, leur situation ne laisse pas que d'avoir quelques agréments. Servadac, nommé gouverneur de la „colonie" songe à l'administrer en bon père de famille; Timascheff, son lieutenant et ses hommes d'équipage ne prennent pas la peine de se plaindre; les Espagnols restent... Espagnols, c'est-à-dire indolents; Ben Zouf pense déjà un peu moins à Montmartre. Seul le juif Hakhabut passe journées et nuits à se lamenter. Quant à Palmyrin Rosette, à qui s'ouvre la perspective d'observer un coin de l'Univers dans des conditions toutes spéciales, il est dans le ravissement et lorsqu'il s'agira de retourner „à Terre" il faudra l'enlever de vive force, les mains liées, comme un criminel.

Mais aussi quel beau voyage! La comète passe successivement „en vue" de Jupiter, Saturne, Uranus, Mars, etc., comme un navire longeant une côte et découvrant les grands ports du pays. Et puis les singulières nouveautés que peut offrir le séjour d'un astre aussi peu connu amènent, pour nos observateurs, des étonnements de chaque instant.

Enfin, (car je ne veux pas empiéter sur les droits de l'auteur à la curiosité du lecteur, en racontant tout le livre) enfin, à la minute exacte fixée par les profonds calculs de Rosette, la petite population revient au „monde", c'est le mot, sauf toutefois la garnison anglaise de Gibraltar, emportée, vers des régions célestes inconnues, sur un fragment de la comète qui s'en est séparée un peu avant le dénouement. Cependant, ne tremblez pas Ces Anglais sont bien pourvus, les deux officiers possèdent un jeu d'échecs et de la philosophie à forte dose, et d'ailleurs M. Verne trouvera peut-être moyen, un jour ou l'autre, de les ramener, sans accident, à leur caserne.

DON HENRIQUE.

LES MANTEAUX.

Le sujet est de saison: parlons-en donc.

Le manteau est le vêtement primitif; c'est le vêtement le plus simple et en même temps le plus élégant. Seul il a traversé tous les âges, changeant de forme, mais gardant son caractère.

Le manteau est fils du soleil.

Il y a quelque chose de curieux à le suivre partout. D'abord pièce d'étoffe en Orient, mollement jeté sur l'épaule, il nait dans les riches vallées du Thibet et du Cachemire; tissu précieux et bizarrement orné, il se tourne en ceinture, il se plisse en turbans, il enveloppe de ses contours soyeux toutes les parties du corps, il serpente comme le gracieux ornement de la feuille d'acanthe qui semble prendre plaisir à embrasser, à embellir et à couronner les fûts corinthiens.

De là, il devient l'écharpe de la bayadère; puis il recouvre la tête en longue draperie de voile, il se peint d'or et de pourpre, de soie ou d'argent au blanc virginal; tissu diaphane, il est l'attribut de la chasteté, de l'hymen, de la maternité; les graves matrones de l'antiquité, la religieuse modestie des grâces décentes, les prêtresses et les vierges l'adoptent comme le signe distinctif du respect qu'elles commandent.

Mantille espagnole, il aide à la coquetterie; domino à Venise, il sert l'intrigue; châle dans les cités, parure enviée, parure de luxe ruineux et d'utilité rigoureuse, il est comme le lien qui resserre et unit nos sociétés modernes. Bordé de riches fourrures ou relevé de pierreries étincelantes et de lourdes broderies, il est l'accessoire obligé de la majesté et de la vanité des Cours.

* *
*

Les phases masculines du manteau sont plus merveilleuses encore.

C'est la toison filée des brebis; c'est la dépouille des animaux tués. La peau du lion d'Hercule est un des manteaux de la mythologie. Ajouté à une robe traînante, il s'en va ensuite parcourant le monde, comme un joyeux et insouciant bohême, s'étudiant à parler la langue de tous les pays. Il arrive à Rome et à Athènes.

Talma et Rachel ensuite nous ont fait voir comment il se plaçait, retombait et vivait imposant et somptueux, s'étendant, s'augmentant, se relevant, diminuant, se resserrant, selon les différents ordres de citoyens, mais toujours de dessin fantastiquement régulier et diversement correct.

* *
*

Au moyen-âge, voilà le manteau qui se prête à la guerre, aux tournois, à la joute d'armes, à la cavalcade et aussi aux fêtes blasonnées; il prend alors une allure brève, légère, dentelée, féodale, se bardant d'armoiries et d'écussons, et se plaisant à voir ses couleurs réfléchies par les anneaux des cottes de maille ou par l'acier poli des cuirasses, ou bien encore heureux de se mêler, opulent, aux pourpoints de velours, ou d'écouter par derrière les chants des trouvères et des professeurs de gai savoir.

* *
*

Oh! comme il reluisait lorsque, magnifique insigne de la grandesse espagnole, il venait se courber en un baise-main, lorsqu'il paradait aux fêtes de Versailles couvert de pompons et de nœuds de nonpareille!

Le manteau était pair de France, l'hermine était sa compagne. Les révolutions les ont chassés tous deux.

Le manteau siège dans nos cours et dans nos tribunaux; il rend la justice sous le nom de toge.

Mais le manteau fut le complice de bien des assassinats, car il a recouvert bien des stylets, bien des dagues, bien des escopettes, bien des coutelas; alors il est noir comme l'esprit qui engendre la vendetta.

Rouge et sanglant, signe terrible des châtiments de la justice ou des passions humaines, il se plaçait autrefois aux côtés du bourreau.

* *
*

Après quoi le manteau fut vêtement d'hilarité et de folie. Covielle, Crispin, Gros-René et Mascarille l'ont immortalisé, et lui il a immortalisé Tabarin, auquel il a donné son nom.

Je touche à l'apothéose du manteau: Frédéric et Charles XII ont légué leurs manteaux à la postérité; ces reliques de courage sont vénérées. Napoléon est mort enveloppé dans son manteau de bataille, celui qu'il portait à Marengo.

Savez-vous pourquoi le manteau a pris naissance dans le midi? C'est qu'il y a là, au milieu des plus vives chaleurs, des bises subites contre lesquelles il faut se prémunir à la hâte.

Terminons par rappeler l'histoire du manteau de St-Martin, qui a certainement sa place dans le vestiaire du paradis: ce que je désire pour les vôtres, riches qui me lisez.

A. TÔME.

LES GRANDES FÊTES DE LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE.

Le 24 octobre 1793 (3 brumaire an II) la Convention avait décrété la célébration des cinq jours complémentaires, appelés dans l'origine „Sans-culottides."

Ces jours étaient consacrés à la Vertu, au Génie, au Travail, à l'Opinion et aux Récompenses.

Le 6 novembre de la même année, — six jours après le supplice des Girondins, le jour même du supplice du duc d'Orléans, — la Convention proclama le culte de la Raison, et l'église métropolitaine de Notre-Dame fut, par ordre des membres de la Commune, consacrée au susdit culte.

La première fête de la Raison, — représentée sous la forme d'une jeune et belle femme, — eut lieu le 24 du même mois. Les chanteurs, les chœurs, les danseurs, danseuses et musiciens de l'Opéra, y figurèrent, et on y chanta une hymne commençant ainsi:

A tant de siècles d'imposture
Succède un jour de vérité;
De l'erreur la cohorte impure,
Rampe aux pieds de la liberté.
Sur les ruines du despotisme
Nos mains ont placé ses autels;
Français! dressons-en de pareils,
Sur les débris du fanatisme!
Offrons à la Raison notre hommage et nos vœux,
Un peuple qui l'invoque est digne d'être heureux.

Après l'exécution de Danton, Robespierre, devenu maître absolu, voulut que la Convention abjurât le culte de la Raison et proposa au Comité de salut public le fameux décret portant, entre autres choses, „que le peuple français reconnaissait l'existence de l'Etre Suprême et l'immortalité de l'âme; qu'il reconnaissait que le culte digne de cet Etre est la pratique des devoirs de l'homme, qu'il mettait au premier rang de ces devoirs la haine et la punition des tyrans, etc, etc.; qu'il serait institué des fêtes pour rappeler à l'homme la pensée de la divinité et la dignité de son être; qu'elles emprunteraient leurs noms des événements glorieux de la Révolution, des vertus les plus chères et les plus utiles à l'homme et des plus grands bienfaits de la nature; que la République célébrerait, aux jours de décadi, des fêtes à l'Etre Suprême et à la Nature, au Genre humain, au Peuple Français, aux Bienfaiteurs de l'humanité, aux Martyrs de la Liberté, à la Liberté et à l'Egalité, à la République, à la liberté du Monde, à l'amour de la Patrie, à la haine des Tyrans et des Traîtres, à la Vérité, à la Justice, à la Pudeur, à la Gloire et à l'Immortalité, à l'Amitié, à la Frugalité, au Courage, à la Bonne Foi, à l'Héroïsme, au Désintéressement, au Stoïcisme, à l'Amour, à la Foi Conjugale, à l'Amour Paternel, à la Tendresse Maternelle, à la Piété Filiale, à l'Enfance, à la Jeunesse, à l'Age Viril,

LA PETITE PEPITA, D'APRÈS M. KARL MÜCKE.

à la Vieillesse, au Malheur, à l'Agriculture, à l'Industrie, aux Aïeux, à la Postérité, au Bonheur."

Nous devons faire remarquer que ceci est bien textuel.

La fête à l'Etre Suprême, que l'on décréta en conséquence, eut lieu dans toute la France, et fut célébrée à Paris, le 8 juin 1794, (20 prairial an 11)

* *
*

Le programme de cette fête avait été rédigé par David.

Un vaste amphithéâtre, qui pouvait contenir environ 2000 personnes, avait été dressé contre le château des Tuileries, du côté du Jardin. Plus de huit cents musiciens en occupaient le bas. A midi arrivèrent les membres de la Convention, vêtus d'habits bleu de roi avec des culottes peau de daim; le président, Maximilien Robespierre, se distinguait par un habit de velours violet, tel qu'en avaient les rois de France, lorsqu'ils portaient le deuil. Son chapeau était couvert de plumes de grand prix. Chaque député avait à la main un bouquet d'épis de blé, de fleurs et de fruits.

A droite et à gauche des Conventionnels étaient placés plusieurs groupes. Les enfants étaient couronnés de violettes, les adolescents de myrte, les hommes de chêne, les vieillards de pourpre et d'olivier; les femmes tenaient

leurs filles par la main et portaient des corbeilles de fleurs.

Robespierre, dont le visage, ordinairement sombre, semblait porter l'empreinte de la joie, parut à une tribune élevée au centre de l'amphithéâtre, et prononça un discours dans lequel il félicita le peuple de ce que le jour consacré à fêter l'Etre Suprême était arrivé. „N'est-ce pas lui, disait-il, dont la main immortelle, en gravant dans le cœur de l'homme le code de la justice et de l'égalité, y traça la sentence de mort des tyrans? N'est-ce pas lui, qui, dès le commencement des temps, décréta la République et mit à l'ordre du jour, pour tous les siècles et pour tous les peuples, la liberté et la justice, etc., etc."

Il termina son discours par ces mots significatifs: „Livrons-nous aujourd'hui aux transports

LE BLAIREAU.

d'une pure allégresse; demain, reprenant nos travaux, nous frapperons avec une force nouvelle sur tous les ennemis de la Republique."

Il va sans dire que cette menace donna un froid à nombre d'assistants. Et en effet, dès le lendemain le système de la Terreur marchait vers son apogée.

On chanta ensuite la fameuse hymne de M J. Chénier:

Père de l'univers, suprême intelligence, etc.

* *
*

En face de l'amphithéâtre, sur le bassin qu'on avait couvert d'un plancher, s'élevait un monument qui représentait, réunis, tous les ennemis de la félicité publique; l'Athéisme y dominait, soutenu par l'Ambition, l'Egoïsme, la Discorde et la Fausse Simplicité, „laquelle, à travers les

haillons de la misère, dit l'auteur du programme de la fête, laissait entrevoir les ornements dont se parent les esclaves de la royauté." Sur le front de ces figures, on lisait ces mots : „Seul espoir de l'étranger."

Robespierre mit le feu au groupe. L'Athéisme et les autres emblêmes devinrent la proie des flammes; la statue de la Sagesse, qui devait seule être épargnée, par un défaut de précaution fut aussi consumée....

La fête eut ensuite lieu au Champ-de-Mars, sur l'autel de la Patrie, représenté sous la forme d'une énorme montagne, au sommet de laquelle était un arbre : la Convention s'assit sous ses rameaux; autour d'elle encore des groupes; puis des chants, puis des serments, etc. Des jeux publics terminèrent la fête, et furent suivis d'une salve d'artillerie aux cris répétés de „Vive la Liberté!"

Il est à remarquer que cette cérémonie eut lieu un mois et dix-neuf jours avant le supplice de Robespierre, qui semblait être alors au comble de la puissance.

* * *

Le Directoire exécutif, qui succéda à la Convention, institua, sous l'influence des théophilanthropes, de nouvelles fêtes. Par un décret du Corps législatif rendu le 3 novembre 1795 (12 brumaire an IV), il fut statué qu'on célébrerait tous les ans sept fêtes nationales, aux époques ci-après indiquées, savoir :

Le 1er vendémiaire, celle de la fondation de la République;

Le 10 germinal, celle de la Jeunesse;

Le 10 floréal, celle des Epoux;

Le 10 prairial, celle de la Reconnaissance;

Le 10 messidor, celle de l'Agriculture;

Le 9 et 10 thermidor, celle des Vieillards.

Bonaparte, premier consul, abolit ces fêtes, et le jour de Pâques 1802, la première cérémonie chrétienne célébrée depuis dix ans, fut saluée par des salves d'artillerie et par le son des cloches de toutes les églises.

Z.

MONSIEUR LE CAPELLMEISTER.

ÉPISODE DE LA VIE D'UN GRAND ARTISTE (1).

I.

La maison de Mme de R., veuve d'un conseiller, était, en 1834, bien connue à Neuss, petite ville de la province Rhénane, comme un centre de réunion pour tous les amis des arts que renfermait la localité. Le poète Immerman surtout y venait assidûment. Un jour, il y amena un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qu'il présenta comme un pianiste assez habile, et qualifia simplement du nom de M. Félix. Le jeune étranger ne manqua pas une soirée, et montrait une bonne grâce et une obligeance extrêmes à remplir le rôle d'accompagnateur. On remarqua bientôt, à une foule de signes non équivoques, qu'il aimait la fille de Mme de R, Cécile, une gracieuse et charmante jeune fille de dix-huit ans; et on en conclut que c'était pour elle qu'il était venu à Neuss.

Le cercle qui se réunissait dans le salon de Mme R., se composait des principales notabilités de Neuss, auxquelles venaient parfois se joindre quelques visiteurs de Dusseldorf.

Par une de ces après-midi choisies, la veuve du conseiller était assise dans sa serre, entourée du petit groupe des invités, et l'on parlait musique, arts, littérature et voyages. Mme de R. avait à sa droite Immerman, à sa gauche le docteur K., lequel remuait furieusement sa chaise et jetait un regard inquiet vers Cécile, accoudée sur la fenêtre et causant avec M. Félix. Il y avait dans le regard du docteur quelque chose qui ressemblait à de la haine. Fallait-il l'attribuer à un sentiment de jalousie ? Peut-être bien, car c'était une personnalité très-recherchée à Neuss que ce médecin, plus encore parce qu'il était excellent pianiste, parfait danseur qu'en raison des avantages de sa position sociale. Toutefois, depuis que M Félix était arrivé de Dusseldorf, le docteur se voyait très-délaissé; ce jeune homme éclipsait tous ceux qui l'avaient précédé, il était devenu le favori unique des dames; sa démarche et sa tournure avaient un je ne sais quoi de gracieux; sa chevelure noire était légèrement bouclée, ses traits, d'une finesse extrême, donnaient un air de noblesse à sa physionomie. Ce n'étaient point ces avantages physiques pourtant, qui valaient à Félix les succès et les sympathies dont il jouissait; non, il fallait plutôt l'attribuer à l'heureuse nature dont il était doué, à la vivacité de son esprit, à la distinction de ses manières et à sa grande „virtuosité" sur le piano. Celle-ci ne consistait pas dans le prestige des tours de force et dans une vélocité de doigts tout-à-fait extraordinaire. C'était un artiste possédant le merveilleux secret de faire parler son instrument. Pour lui, nul obstacle qu'il ne sût vaincre, nulle difficulté qu'il ne pût affronter; et cependant cette puissance, cette prodigieuse facilité mécanique n'étaient jamais au service du tapage. Le même soin qu'il apportait à l'exécution de ses propres compositions était aussi donné aux œuvres d'autrui, et c'est avec une saisissante vérité qu'il faisait ressortir les beautés des chefs-d'œuvre classiques, — la gloire artistique des siècles passés.

— Cécile! s'écria tout-à-coup la femme du conseiller, mets-toi au piano et joue-nous quelque chose, ou mieux encore, chante-nous cette nouvelle romance qui m'a si profondément émue l'autre jour. Et s'adressant à la société elle ajouta : Mon cousin m'a envoyé de Weimar une délicieuse romance d'un tout jeune musicien appelé à faire sensation dans le monde des arts. On parle beaucoup de lui. Il s'appelle, je pense, Mendelsohn-Bartholdy.

Immerman, à ce nom, ne put retenir un malin sourire.

— Ne me disiez-vous pas, cher Immerman, que le nouveau directeur de musique que vous attendez à Dusseldorf s'appelle aussi Mendelsohn?

— C'est précisément, Madame, ce même Mendelsohn-Bartholdy, répondit Immerman; mais, je vous en préviens, c'est une nature quelque peu originale et capricieuse, aimant à jouer au calife de Bagdad, cherchant dans les rues la Vérité déguisée, mais, au fond, faisant bon usage de son incognito pour accaparer les cœurs du beau sexe et chercher avidement des aventures.

— Dites donc que c'est un Don Juan! exclama gaiement Cécile. En tous cas, nous espérons bien, cher monsieur Immerman, que vous l'amènerez à nos réunions.

— Certainement, vous le verrez, répondit Immerman; quant à moi, je n'accepte aucune espèce de responsabilité, je m'en lave les mains... Mais, ne vouliez-vous pas nous chanter quelque romance de ce... Don Juan?

Félix regardait tendrement Cécile, pendant que celle-ci s'approchait du piano. Les doigts de la jeune fille caressèrent le clavier, et d'une voix fraîche et sonore elle entonna cette mélodie si connue par sa poésie, „le pays où fleurit l'oranger," dont tout le monde fut ravi. Chacun d'applaudir la jeune fille, tandis que Félix saisissait sa main et la portait respectueusement à ses lèvres.

— Oh, comme vous avez saisi la pensée qui a animé le compositeur! dit-il avec émotion. Je vous remercie, vous m'avez procuré là un bien doux moment.

II.

M. Félix allait continuer à exprimer son enthousiasme, lorsqu'il fut interrompu par de sinistres clameurs qui semblaient venir du dehors.

Le soleil était déjà couché, l'obscurité commençait à naître, et cependant on apercevait une lugubre clarté qui devenait d'instant en instant plus saisissante.

En effet, les cris de „au feu! au feu!" ne tardèrent pas à se faire entendre. Les ravages de l'élément destructeur furent considérables, et en moins de trois heures quarante familles se trouvèrent sur le pavé, réduites la plupart à la misère.

Le soir même, un Comité de secours fut organisé. Mais, que faire? Par amour du prochain, les uns voulaient danser, les autres entendre déclamer ou faire de la musique. Enfin, après bien des débats, on se décida à la chose la plus généralement décrée, c'est-à-dire à l'organisation d'une soirée dramatique au profit des incendiés.

Immerman, qui avait été élu président du Comité, trouva de sérieuses difficultés dans la composition de son programme. Ce fut un tohu-bohu d'avis différents. Las de toutes ces discussions, il résolut d'agir d'autorité et pria M. Félix de faire entendre dans cette séance quelques-unes de ses dernières compositions, surtout des fragments de son oratorio de Saint Paul. Il y consentit, et tout le monde fut charmé d'apprendre cette nouvelle, sauf le docteur K.

Il était six heures du soir; au coup de sept, la représentation devait commencer.

Déjà les coulisses, les loges, les couloirs présentaient un aspect d'animation extraordinaire. On avait réuni tous les éléments nécessaires à la représentation d'une pièce de Kotzebue; — toutes les individualités humaines et animales : chevaliers, pages, brigands, dames nobles, mendiants, ermites, prêtres, un lion, deux serpents. Tout cela devait jouer un rôle. Mlle Z., la ravissante petite fille d'un échevin, devenait une séduisante fée; M. son papa, se présenta sous les traits d'un roi-tyran. Oui! le juge d'instruction lui-même, à la stupéfaction générale, représentait un chef de brigands. Le greffier était un prince exilé; le maître des sceaux prenait la figure grave et austère d'un templier.

A l'orchestre, c'était bien autre chose! On se bousculait, on criait : bref, un vacarme épouvantable parmi les musiciens. A gauche, deux formidables contrebasses allongeaient démesurément leur cou, au point d'empiéter sans discrétion sur le terrain d'autrui.

Les violoncelles étaient couchés mollement contre les contrebasses. Les violons s'appuyaient sur leurs pupitres respectifs. A droite les clarinettes, les flûtes, les hautbois se tenaient en bon ordre. Cet attirail d'un champ de bataille musical, cors, trompettes, bugles, etc. se pavanait à côté de la grosse caisse toute luisante de propreté; et ma foi ce monde-là faisait encore plus d'effet que les musiciens eux-mêmes qui avaient pourtant endossé l'habit gala et mis la cravate blanche.

Félix occupait le pupitre du centre. Il était légèrement pâle, cependant il tenait d'une main ferme le bâton de commandant Le travail et les peines ne l'avaient point rebuté. Il avait composé avec amour cet oratorio qui, au dire du petit nombre de connaisseurs de Neuss, était une œuvre capitale, et ils proclamaient bien haut que, selon eux, M. Félix avait été exprès mis au monde pour devenir un jour Capellmeister, — c'était tout dire. Et cela amenait un sourire étrange sur les lèvres d'Immerman.... Puis, quel talent le jeune homme déployait à diriger! Avec quelle grâce il maniait le bâton du chef d'orchestre! Quelle précision dans cette main fine et aristocratique! Il électrisait de son geste musiciens, chanteurs et le public lui même. Des étincelles de feu semblaient jaillir de son bâton; nulle nature nonchalante ou flegmatique ne pouvait lui résister. Et quel tact, quelle délicatesse de procédés à l'égard de ses exécutants!

Sept heures vinrent à sonner; la salle était comble. Félix donna le signal. Une dernière fois il jeta un regard scrutateur vers son monde. Il pouvait compter sur le dévouement et l'habileté de ses musiciens, sur la sympathie du public.

Pourquoi donc laissa-t-il échapper tout-à-coup de ses mains le bâton du chef-d'orchestre? Pourquoi cette émotion? Pourquoi cette pâleur sur les traits fatigués de l'artiste?

C'est qu'au premier rang de l'avant-scène se trouvaient la veuve du conseiller, Cécile et le docteur K. à côté d'elle. C'est qu'il y avait dans l'expression de la physionomie du médecin quelque chose d'ironique, de méchant, comme si un sentiment de vengeance occupait son

(1) Reproduction interdite.

esprit. Cependant, le jeune musicien réussit à se maîtriser et fit signe à l'orchestre de commencer.

. . . . . .

III.

Déjà la phrase principale de la seconde partie était exécutée par les instruments à cordes secondés par les basses, lorsqu'un déplorable incident vint détruire tout l'effet et anéantir les lauriers que les succès du jeune artiste devaient infailliblement lui valoir.

On était arrivé à un passage scabreux où les instruments de cuivre nécessitaient une transposition.

Quelle ne fut pas la terreur, le désespoir, la colère, la stupéfaction du compositeur lorsqu'il entendit les trombones faire leur entrée une mesure trop tôt, tandis que les timbales arrivaient une mesure trop tard. Les violons, les basses cherchèrent à faire reprendre le pas à l'œuvre. Mais en vain! Ils avaient beau agir! Et comme chacun payait de zèle, il en résulta une cacophonie épouvantable et un débordement de sonorités qui exaspéra les auditeurs.

Le docteur K, qui riait tout haut de cet exécrable gâchis, fit entendre un violent coup de sifflet. Ce fut en vain que Félix travailla à rétablir l'ordre; ce fut en vain que son geste, si éloquent peu d'instants auparavant, essaya de faire autorité. Son regard n'avait plus d'action. Nul ne prêtait l'oreille aux battements de mesure que l'artiste s'épuisait à marquer du pied. Les violons s'aperçurent les premiers de la débâcle, et sans crier gare ils s'échappèrent un à un par les portes qui donnaient accès aux sorties de l'orchestre. Puis ce fut au tour des hautbois, des flûtes et des clarinettes. Les violoncelles et les basses terrifiés, ne tardèrent pas à prendre la poudre d'escampette. Les trompettes, les cors, les trombones et les fatales timbales payèrent d'audace et restèrent les derniers sur le terrain; toutefois, le tumulte toujours croissant, les sifflets, le départ précipité de leurs collègues forcèrent au silence ces courageux tapageurs.

Le public ne savait que penser.

Les uns blâmaient, riaient, critiquaient. Les autres plaignaient le malheureux musicien. Celui-ci, debout, l'œil fixe et inerte, regardait le fatal timbalier.

Immerman, Madame de R. et sa fille essayèrent vainement de consoler le pauvre Félix. Tous les quatre quittèrent la salle avant que la représentation fût commencée.

Après bien des efforts, Félix et Immerman finirent par découvrir la cause de ce renversement et de cette révolution.

On remarquait dans la partie des instruments à vent une correction, faite par une main étrangère.

Le Dr. K. en était l'auteur! De là, le fiasco...

Le lendemain matin à son réveil, le susdit Docteur reçut de Dusseldorf une lettre conçue en ces termes:

Monsieur,

Dusseldorf pêche par un manque complet d'habiles copistes de musique. Les corrections introduites dans la partition que j'ai fait entendre hier à Neuss, me prouvent qu'il y a dans votre petite ville un homme qui s'entend merveilleusement à cette besogne, et qui même, au besoin, sait y mettre du sien... Comme on me dit que vous connaissez très-particulièrement ce personnage, je serais heureux que vous voulussiez bien me recommander à lui pour certains cas à venir.

FÉLIX MENDELSOHN-BARTHOLDY.

Ainsi, l'artiste qui s'était fait présenter à Neuss par le poète Immerman, sous le nom de M. Félix, n'était autre que l'auteur déjà célèbre du grand opéra „les Noces de Gamache," de l'ouverture du „Songe d'une nuit d'été" et de l'oratorio „la Vocation de Saint Paul!"

On connut bientôt à Neuss la vilaine action du docteur K.; il fut exclu de la société et disparut un beau jour sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

Maintenant, on nous demandera si Mendelsohn épousa Cécile de R.? Hélas! non; la mort ne tarda pas à l'enlever à son affection. Il quitta alors Dusseldorf pour se rendre à Leipzig, où il mourut à 38 ans, comblé d'honneurs et revêtu du titre de Capellmeister du roi de Prusse.

ERNESTINE VAN HASSELT.

(D'après l'all. d'Ad. Oppenheim.)

LE SILENCE.

On sait que les anciens, qui divinisaient tout, avaient élevé des statues au silence, sous le nom d'Harpocrate et sous la figure d'un jeune homme plaçant un doigt sur ses lèvres fermées. Des prêtres gagés sacrifiaient au Silence.

On prétend qu'en quelques endroits, Harpocrate avait des prêtresses. Beaucoup de savants nient l'existence et même la possibilité de ce fait. Je suis trop galant pour ne pas affirmer qu'ils se trompent.

Le silence est souvent nécessaire; quelquefois il est une vertu.

S'il y a des orateurs dont on achète la voix, il y a des muets volontaires dont on paie le silence.

Quand les Gaulois ravagèrent la capitale du monde, les pères conscrits s'enveloppèrent de leur manteau, et gardèrent le silence. Que dire à des barbares qui sont les plus forts?

Le silence forcé porte presque toujours les fruits les plus amers; malheur à celui qui l'impose, s'il n'a pas pour lui (outre la force) la justice et la raison!

Les Trappistes ne rompent le silence qu'ils se sont imposé, que pour se dire lorsqu'ils se rencontrent: „Frère, il faut mourir." C'est une triste vérité, mais bonne à méditer ailleurs qu'à la Trappe.

Tel silence est noble et convenable, tel autre est coupable et insultant.

Le silence est bien dangereux, lorsque celui qui le garde se tait par obstination. Il faut bien le rompre tôt ou tard. Souvent on prend ce parti lorsqu'il n'est plus temps.

On a cité mille fois le mot de Mazarin. Ce ministre disait, avec un accent qui n'avait rien de français: „Ils chantent, tant mieux, ils paieront." Le silence de ceux qu'on opprime a donc aussi une signification?

Une grande force qu'a surtout le silence, c'est lorsqu'on s'en sert pour répondre aux attaques de ceux que l'on méprise.

ABEL.

TROIS VAUTOURS POUR UNE COLOMBE.

Roman.

XXVII.

En tirant sur Jules Ghlin, Laurent Piétrain n'avait eu nullement l'intention de lui ôter la vie. Notre homme était un très-habile tireur, et il avait, en cette qualité, remporté plusieurs premiers prix au camp de Béverloo, alors qu'il servait comme milicien au régiment des carabiniers. Il s'était ensuite distingué de ce chef dans la garde-civique bruxelloise, où il avait été investi du grade de sergent.

Donc, ici, sa résolution avait été simplement de réduire son adversaire à l'impuissance, pour pouvoir lui arracher des mains, sans lutte, celle qui venait de s'évader de chez lui.

Pour arriver à ce résultat, il s'était dit qu'il viserait au bas de la jambe gauche, et grâce à la sûreté de son coup-d'œil, et à la place rapprochée où il s'était blotti, il avait complétement atteint son but.

Le chasseur s'était toutefois trompé en disant à son garde qu'il avait la jambe cassée. Le médecin, qu'il fit appeler aussitôt rentré chez lui, constata que la balle avait bien atteint le tibia, mais n'avait pas occasionné de fracture réelle. Il avait ajouté que, grâce à la bonne constitution du blessé, la guérison ne se ferait pas attendre longtemps.

Rassuré de ce côté, notre héros n'en resta pas moins livré à de poignantes préoccupations. Il y avait plus de cinq heures que Pierre était parti à la recherche de Mathilde, et il ne revenait pas. D'un autre côté, Jules, qui s'était d'abord promis de mander le Juge de Paix du canton pour lui révéler les faits qui venaient de se passer, avait fini peu à peu par renoncer momentanément à ce projet.

La réflexion l'avait effectivement convaincu que, si coupables que fussent les Piétrain envers l'orpheline, la manière dont il avait procédé, lui, aurait pu être fort admirée du temps des Palladins, mais serait considérée tout au moins comme fort irrégulière à notre époque, où nul ne peut substituer son action à celle de la justice. Donc, il y aurait évidemment poursuite d'un côté comme de l'autre. Restait le coup de revolver, mais ici encore il se disait que l'habitant de la Planquière, sous ce rapport aussi, aurait des raisons, en apparence très-plausibles, à fournir contre lui.

Vers huit heures du matin, le garde Pierre rentra, harassé, couvert de boue, les vêtements en lambeaux.

— Ainsi, lui demanda avidement son maître, tu ne l'as pas retrouvée, mon brave?

— Non, Monsieur; et pourtant j'ai fait du chemin, je vous l'assure; je n'ai cessé de tourner, de tourner jusque près de deux lieues à la ronde. J'ai cru un instant que j'étais sur sa trace... voyez.

Et il tira de sa poche une petite cravate en soie: c'était bien celle qui entourait le cou de Mathilde, au moment de son départ.

— Où as-tu mis la main sur cet objet? demanda vivement Jules Ghlin.

— Oh, Monsieur, pas loin, à une centaine de mètres sous la Planquière, où il y a un petit taillis de bouleaux, vous savez?

— As-tu examiné le sol? Y avait-il des branches froissées, des traces de pas autres que les siens?

— J'ai pensé tout de suite à cela, mais rien n'annonçait qu'on se fût débattu à cette place, ni que plus d'une personne y eût passé. Quant à ses pas, j'ai pu les suivre pendant quelques instants, mais le sol est devenu sec et dur, et plus rien!

Le jeune homme resta quelque temps rêveur.

— Que supposer? dit-il avec accablement; qu'elle aura marché devant elle, terrifiée, égarée? c'est possible. Cependant, peut-on admettre qu'elle soit allée loin ainsi? Quant à croire à un accident, il n'aurait pu avoir lieu que dans le fond de Grand'Peine, et tu l'as visité, m'as-tu dit. Tout autorise donc à croire que ces misérables sont parvenus à s'emparer d'elle, et qu'elle est en ce moment de nouveau dans leurs satanées griffes.

— Ne serait-elle pas allée directement à Charleroy, Monsieur?

— Ce n'est nullement présumable, Pierre, mais à tout hasard j'ai déjà préparé quelques mots pour ma cousine, et tu vas faire porter le message par ta femme. En attendant, nous devons aviser au moyen de savoir ce qui se passe dans le repaire des trois vautours, et si la malheureuse s'y trouve ou non.

Jules Ghlin donna à ce sujet à son garde différentes instructions, que celui-ci se mit aussitôt en devoir d'exécuter.

XXVIII.

Pénétrons maintenant à la Planquière, et voyons ce qui s'y passe.

Nous trouvons d'abord dans la cuisine Antoinette et la veuve Loucke, assises devant la cheminée.

La première a les yeux rouges à force d'avoir pleuré; l'autre est plongée dans une espèce d'abrutissement. Elles gardent toutes deux le silence, quand un coup de sonnette se fait entendre à l'étage. Antoinette sort en courant.

— En voilà une affaire! murmure la grosse Flamande, se parlant à elle-même; j'aurais dû me douter de quelque chose d'extra, quand leur fils

est venu me trouver avec un tas de paroles embrouillées pour m'engager à entrer à leur service, et je n'ai pas tardé à voir de quoi il retournait. Folle! merci!... elle était plus maligne que moi, puisqu'elle m'a mise dedans avec ce rhum de la Jamaïque. Heureusement que je me suis réveillée au bruit qu'ils faisaient, et assez à temps au moins pour sauver mon honneur. Mais, c'est égal, cette rouge trogne au nez d'oiseau de nuit, aura toujours ça sur le cœur; aussi, bernique! je vais décamper, d'autant plus que l'endroit est gai comme un caveau du cimetière de Laeken, et qu'une fois mes six bouteilles de schnick épuisées, va-t-en voir les voisins!... pas moyen de s'en procurer aux alentours, même du baptisé.

Pendant que la veuve Loucke se livrait à ce monologue, Mme Piétrain avait rejoint son mari, qui était alité et dont les traits décomposés révélaient la souffrance.

— Tu dormais, Laurent, quand je suis venue tout-à-l'heure, dit-elle ; voilà pourquoi je me suis retirée. Comment va-t-il donc?

— Je souffre plus de la rage intérieure qui me dévore, répondit-il d'une voix sourde, que de cette blessure.

— Tu devrais pourtant être bien heureux, car tu l'as échappé belle.

— C'est vrai, il ne m'a atteint qu'en dessous de la hanche... Deux pouces à côté, et tu étais veuve, ma chère.... Je pouvais riposter et le tuer comme un chien, mais mon but était atteint, il ne pouvait plus bouger, et le mieux était de faire semblant d'être hors de combat, d'autant plus que je pouvais filer sans qu'il me vit. Sous ce rapport, les choses auraient pu tourner plus mal, mais le reste, le reste!... Mon sang s'allume, ma tête s'égare, mon cœur bondit dans ma poitrine quand j'y pense. Ah! désolation, damnation, exécration! Et ton fils, ton fils!... qu'il ne paraisse pas en ma présence, ce lâche à trente-six carrats.... Et moi qui, en le voyant s'enfuir, criant comme plusieurs veaux, ai cru qu'il allait rendre l'âme! Pourtant, pas une égratignure, rien qu'une venette qui me le fera éternellement considérer comme un produit dégénéré de ma race.

— Tu te trompes, Laurent, il est blessé au genou.

— Au genou! naïve créature! mais c'est une preuve de sa couardise: les jambes lui ont flageollé et il est tombé sur un caillou.

— Laissons cela, pour le moment, mon ami, et songeons aux conséquences. Que vas-tu faire vis-à-vis de la justice, et lui-même, ce coquin?..

— Lui! allons donc!... A moins qu'il ne soit fou, il ne prendra aucune initiative; il doit comprendre que sa cause est des plus mauvaises.

— Et la nôtre?

— Oh, s'il y avait plainte, il pourrait y avoir du grabuge pour la famille; mais ces trois heures d'insomnie que j'ai eues, j'en ai profité pour ruminer tout un système de défense d'une force renversante. Ouvre bien l'oreille: Je remplaçais son tuteur; elle m'était confiée pour son bien, j'ai voulu son bien; j'ai employé les moyens que m'ont dictés ma conscience et l'intérêt que je portais à cet être insensé, et qui ne pouvait être livré à lui-même. J'ai averti indirectement l'autorité dans la personne du bourgmestre. Ce chenapan du chalet est venu l'enlever avec toutes les circonstances les plus aggravantes; je suis intervenu; il a tiré sur moi et sur mon fils; je l'ai blessé en me défendant... Comme tout cela est concluant et limpide, hein?

— Donc, tu dois prendre le devant.

— Du tout, je me tiens dans l'expectative; j'aurai ultérieurement assez de raisons pour expliquer cette conduite prudente et généreuse.

— Et elle, elle! comment se mettre sur ses traces?

— Si cet idiot de Casimir était un homme, je l'aurais déjà lâché; mais je ne puis compter que sur moi. Aussi, dès demain matin...

— Comment! dans l'état où tu te trouves?

— Laisse donc! un peu de douleur, mais pas de danger, surtout que j'irai à cheval.... Tu vas dire à ton fils de m'en procurer un à tout prix. Le reste me regarde, et dans les quarante-huit heures j'espère bien avoir retrouvé la folle, et la réintégrer céans, avec l'appui de la force publique s'il le faut. Ah! tu ne me connais pas encore, Antoinette! Ce sont les grandes circonstances qui montrent les hommes tels qu'ils sont.

XXIX.

Cette conversation entre les deux époux, nous prouve que Jules Ghlin se trompait, que Mathilde Van Geenrode n'était pas, comme il le croyait, à la Planquière.

LA VIERGE ADORANT L'ENFANT JÉSUS, D'APRÈS LORENZO DI CREDI.

Qu'était-elle donc devenue?

Nous savons qu'au moment où avait commencé le combat à coups de feu que nous avons rapporté, elle marchait derrière son conducteur, côte à côte avec la vieille Anna, et que, comprenant instinctivement ce qui se passait, et voyant Casimir s'élancer dans sa direction, elle s'était enfuie éperdue, puis jetée dans un massif qu'elle avait traversé en courant, au risque de se déchirer les vêtements et la figure.

Elle s'était bientôt retrouvée sur le chemin conduisant à la Planquière, dont la sombre silhouette se dressait à peu de distance. Cette vue l'avait troublée plus encore, et sans savoir quelle direction elle prenait, elle s'était élancée droit devant elle et avait commencé une course d'autant plus affolée, qu'à tout instant elle se croyait poursuivie.

Enfin haletante, épuisée, sentant ses forces l'abandonner, elle s'arrêta dans une espèce de friche, au milieu de laquelle se trouvait un bouquet d'arbres où elle alla se blottir. Ne pouvant se tenir debout, elle s'accroupit sur le sol humide et parvint peu-à-peu à recueillir ses esprits.

La pauvre jeune fille avait bien la conscience du commencement de la scène terrible qui venait d'avoir lieu, mais qu'en était-il résulté? Elle avait vu tomber Jules Ghlin, et devait craindre que son jeune et noble défenseur n'eût pu se soustraire à la fureur de son oncle, lequel n'eût probablement pas agi de la sorte sans avoir résolu sa mort d'avance. Elle ne pouvait donc songer à se rendre au chalet, qui du reste, en ce moment, devait être étroitement surveillé, quoi qu'il fût advenu.

Ainsi, nul espoir de ce côté. En qui donc pouvait-elle espérer?

Rentrée un peu en elle-même, elle répandit d'abondantes larmes, puis sa pensée se tourna vers cette cousine de Jules, chez laquelle celui-ci avait résolu de la conduire; mais elle n'avait pas retenu le nom de la personne et ne savait pas son adresse. D'ailleurs, quelle direction prendre pour aller à Charleroy? Quelle distance la séparait de cette ville? Elle n'avait pas la moindre idée des lieux.

A tout hasard, elle voulut se remettre en route, mais elle essaya en vain de marcher; elle n'avait du reste que des chaussures en étoffe qui se trouvaient à demi déchirées. Cependant, la nuit était froide, une bise piquante soufflait avec violence à travers les arbres à demi dépouillés; l'infortunée grelottait de tous ses membres. Elle fit néanmoins un effort surhumain pour s'arracher de l'endroit où elle était, afin d'en gagner quelqu'autre où elle serait mieux abritée, en attendant les premiers rayons du jour.

Après avoir parcouru un espace de quelques minutes, elle se trouva en présence de plusieurs gros blocs de pierre, offrant entre eux d'assez larges intervalles pour qu'elle pût s'y réfugier. Un banc de gazon, des traces de feu annonçaient qu'avant elle d'autres personnes s'étaient retirées là.

D'après ses supputations, deux heures avaient dû se passer depuis qu'elle errait seule ainsi, la nuit, dans des lieux sauvages et inconnus.

Pourtant, la solitude, l'obscurité, les divers bruits qui frappaient son oreille ne lui inspiraient aucun effroi, tant sa pensée était absorbée par ce qui venait de se passer et par la crainte qu'elle éprouvait d'être poursuivie.

Tout-à-coup, il lui parut entendre un bruit de pas dans l'éloignement. Elle se hasarda à regarder, et elle crut voir une forme humaine à quelque distance. Cette forme s'approchait; elle ne la distinguait que vaguement, mais nul doute, c'était un homme! Un homme à trois heures du matin, en pareil lieu, où il n'y avait ni chemin, ni sentier.... Il était là évidemment à sa poursuite, et ce ne pouvait être que Laurent Piétrain.

Elle vit enfin l'être mystérieux se diriger en ligne droite vers les blocs de pierre qui l'abritaient, et sa terreur devint telle qu'elle s'évanouit.

(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

Charade.

A Mademoiselle de B.

On fit votre taille légère,
A mon premier;
Quiconque soutient le contraire
Fait mon dernier;
Ce que je dis, chacun le trouve
En vous voyant;
Et mon tout est ce qu'on éprouve
En vous quittant.

E.